

RÉPONSE AUX ACCUSATIONS.

1. — Fourier méconnu : appréciation générale des travaux de ce socialiste.

J'ai outragé Fourier, dit l'anonyme, Fourier, le roi des génies, le dernier des prophètes.

En appliquant au système de Fourier les qualifications de *bêtise* et d'*infamie*, peut-être ai-je fait un acte de justice un peu sévère : cependant, je souhaiterais fort de n'être pas trop pressé sur cet article, parce que la seule modification à laquelle je puisse consentir serait de changer les expressions ci-dessus contre celles d'*ignorance* et d'*immoralité*. Aussi me trouvé-je médiocrement ému de cette apostrophe de l'anonyme :

« Soldat de l'humanité, comparez donc vos services » avec ces quarante années de souffrances et de méditations; montrez-nous vos exploits et vos cicatrices... »
« Quoi! vous n'avez pas trouvé dans votre âme un mot » de bienveillance tout au moins pour les efforts de Fourier, de cet ami de l'humanité, qui consacra une vie » longue et amère et les plus nobles facultés à la recherche du problème social... »

Ajoutez donc : Et, ce qu'il y a de plus triste, qui s'est TROMPÉ!

L'anonyme, avec ses lamentations sur ce pauvre Fourier déjà presque divinisé, me rappelle cet ivrogne de Chapelle faisant pleurer une vieille sur la mort du poète Pindare, mort depuis plus de deux mille ans. Eh! monsieur l'anonyme, laissez la vie et les souffrances de Fourier : nous entendrons son oraison funèbre quand sa doctrine sera jugée. Tandis que nous cherchons, comme vous dites, *la solution du problème social*, nous aurions trop à faire de nous attendre sur les calamités de la vie présente. La postérité pleurera pour nous : Dieu merci,

nous lui donnons de beaux sujets de mélodrame. Pour moi, je l'avoue, malgré la défaveur que cette déclaration peut m'attirer, depuis longtemps mes yeux desséchés ne se mouillent plus au récit d'aucune misère : j'en ai tant vu, qu'à la fin je me suis endurci.

Je connais, quoi qu'en dise l'anonyme, Fourier et son système; j'ai lu ses ouvrages et ceux de ses plus célèbres disciples; j'ai recueilli plus d'un volume de notes sur les doctrines de cette école. Je crois être en état de porter un jugement motivé sur toutes les parties de la prétendue science fouriériste, et cette critique formera même le plus curieux épisode de ma prochaine publication.

Là je démontrerai par une mathématique supérieure à celle des nombres et des lignes, et dont j'exposerai la théorie, que l'organisation industrielle de Fourier, par *séries des groupes contrastés*, est radicalement fautive, contraire aux notions les plus simples de l'économie politique, et en contradiction formelle avec ce que l'*inventeur* a nommé *loi sériaire* : que son procédé de répartition, faux en principe et illégitime en droit, conduirait à l'égalité absolue, d'où résulterait une réforme intégrale de tout le système d'organisation; que la métaphysique de Fourier n'est que rapsodie et plagiat, sa classification des passions erronée, sa morale détestable, ses *lois d'analogie* chimériques, et la plupart de ses prétendues formules autant d'enfantillages.

Et, comme il faut être juste, surtout dans la critique, j'espère montrer en revanche que ce qui fera vivre le nom de Fourier, et lui assure parmi les philosophes socialistes une place à lui seul, c'est cette affirmation, aussi neuve que hardie, que l'organisme social doit être l'objet d'une science exacte et positive, affirmation qui à elle seule était une révolution; c'est d'avoir contribué plus puissamment que tous ses devanciers à la découverte du système naturel d'organisation politique, en proposant une hypothèse, absurde il est vrai, mais qui sera probablement la dernière; c'est enfin cette demi-aperception de

la loi *sériaire*, comme l'a nommée Fourier, loi suprême, formule absolue de la vérité, dont la complète intelligence et l'application universelle renouvelleront les sciences morales et philosophiques; loi que Fourier n'a pas comprise, et dont un seul rayon, tombé sur ses yeux débiles, lui a troublé l'entendement.

Voilà, monsieur le rédacteur, l'annonce que je vous supplie de communiquer à vos abonnés; et pour consoler leurs amours-propres déçus, ajoutez qu'après l'immense préparation scientifique qui s'est opérée dans l'humanité depuis le fabuleux Hermès jusqu'à Fourier inclusivement, il suffit aujourd'hui de la plus commune intelligence pour remplir ce programme. Cette dernière proposition, rigoureusement démontrée, résumera mon travail, et fera, j'en suis sûr, plaisir à tout le monde, dans le siècle affreux où nous sommes, toute capacité qui se produit semblant le fléau des capacités établies.

2. — Préjugés défavorables à la théorie de Fourier.

Comme je ne puis en ce moment me livrer à une critique de détail, permettez-moi, monsieur le rédacteur, de vous exposer seulement trois préjugés scientifiques qui s'élèvent contre votre théorie, et auxquels il ne me paraît pas que vous ayez jamais réfléchi.

1. En ce qui concerne le droit de propriété, il y a opposition entre le mécanisme industriel et le mode de répartition proposés par Fourier. Au phalanstère toute concurrence est abolie, la rivalité ou l'émulation des groupes ne produisant pas une divergence d'intérêts, et ne pouvant être assimilée à ce qu'on appelle aujourd'hui concurrence. Au phalanstère donc le travail morcelé, l'exploitation individuelle, le petit ménage, l'industrie propriétaire en un mot, n'existent plus. En revanche, la distribution des revenus est établie sur un système de primes et de privilèges accordés au capital, au talent, à la force physique, même à la beauté: c'est le *droit d'au-*

baine transporté dans une *association* convergente et unitaire. Que pensez-vous, monsieur, de cet antagonisme de principes? croyez-vous qu'il soit bien dans les conditions d'unité et d'harmonie qui se rencontrent dans tout organisme créé par la nature? et ne vous semble-t-il pas que Fourier a syncrétisé, pour parler comme l'école, dans cette partie de sa découverte?

2. C'est un caractère commun à toutes les sciences de partir de vérités simples et universelles et de s'élever ensuite à l'infini, conséquemment de laisser le champ toujours ouvert à de nouvelles études, et d'exciter l'esprit par des problèmes sans cesse renaissants. Ainsi, après Euclide, Archimède, Descartes, d'Alembert, etc., les mathématiques marchent et ne s'arrêtent pas; après Buffon et Cuvier, l'histoire naturelle semble encore à son premier jour; après Lavoisier, Gay-Lussac et Berzélius, la chimie travaille à se refondre; après Newton et Laplace, l'astronomie prend un nouvel élan. Après Fourier au contraire la science sociale est close, il ne reste rien à faire, et nous n'avons plus qu'à dire: Je crois. D'où vient que Fourier n'a laissé derrière lui aucune perspective? que pas un de ses disciples n'a su ajouter une idée aux idées du maître, une formule à ses formules? d'où vient que, lui mort, personne n'a rien imaginé ni dans le mécanisme sociétaire, ni dans l'intelligence de l'histoire, ni dans les lois d'analogie, ni dans cette foule de choses que Fourier a eu le triste privilège de faire croire à de solides esprits, sans en donner d'autre raison que leur bizarrerie et leur singularité? Direz-vous que cela même dénote le sublime génie de l'inventeur de l'organisation *sériaire*, d'avoir d'un seul bond mesuré le domaine de la science, épuisé sa fécondité, et atteint ses limites? Prenez garde: la véritable science, comme la puissance divine, est infinie; c'est le propre de l'erreur de s'épuiser vite, de reconnaître des bornes, et de périr bientôt faute d'aliment.

3. Fourier déclare, et il l'a confirmé par son exemple,

qu'il est nécessaire au début des études et des expériences sociétaires de se placer tout à fait en dehors des idées civilisées et de rompre brusquement avec toutes les notions anté-harmoniques; c'est ce qu'il appelle *procéder par grand écart*, d'un terme emprunté aux voltigeurs de corde. Ainsi Fourier ne reconnaît point que la société soit un organisme qui se développe en vertu de lois certaines et infaillibles, puisqu'il nous menace en cent endroits d'une nouvelle *chute*, d'une irréparable *reculade*, si nous ne nous hâtons de saisir le moment et de nous organiser en phalanstères; ainsi il admet en principe que l'humanité peut faillir absolument et manquer à ses destinées; ainsi enfin, il prétend faire appliquer d'emblée son système, tandis qu'il eût fallu le présenter comme la conséquence inévitable, le terme fatal d'une progression toute providentielle. Je sais qu'il a parlé d'un état intermédiaire aux périodes de *civilisation* et d'*harmonie*, état qu'il nomme *garantisme* et que, suivant lui, nous pourrions franchir de plain-saut, comme le soldat à l'exercice escamote les temps et les mouvements: mais toutes ces affirmations ne suffisaient pas, il fallait montrer à l'œil et faire toucher au doigt la chaîne. Quoi! cet immense travail de l'humanité serait non avenu, l'histoire n'aurait aucun sens, et tout ce mouvement n'aurait été qu'une longue déception! Vous-même ne le pensez pas, monsieur le rédacteur; sinon je vous demanderai ce que signifie cet écrit sur la *Politique générale*, qui a produit une si vive sensation, et dans lequel vous vous montrez profond socialiste, parce que vous restez dans les données de la société actuelle; bon logicien, parce que vous ne syllogisez plus, et, souffrez que je le dise, supérieur à votre maître, parce que vous abandonnez ses idées et sa méthode? Voilà, monsieur, la véritable voie: vous y êtes entré par la seule inspiration de votre génie et sans autre guide que l'observation des événements. Poursuivez donc, marchez dans cette nouvelle route; faites pour la société civile, pour l'industrie, la législation, la philosophie, ce que

vous avez fait pour la politique générale; ne commettez plus d'*écarts*, et dans six mois je vous embrasse sous les pavillons de l'égalité.

3. — Tous les partis contraires au fouriérisme: pourquoi.

« En accusant le fouriérisme de n'être l'ami ni de la propriété ni du communisme, l'auteur ne ressemble-t-il pas à un docteur qui, dans une controverse de théologie catholique, reprocherait à son adversaire de n'être ni athée, ni mahométan, ni fétichiste? Et puis, quelle moralité peut-il y avoir à amener contre une doctrine que l'on combat toutes les opinions auxquelles on est le plus hostile soi-même, opinions que l'on a condamnées d'avance? Eh! monsieur, que vous importe l'hostilité du fouriérisme avec telle ou telle autre doctrine, etc.? » (*Défense du fouriérisme.*)

Il importe beaucoup, au contraire, de dévoiler le charlatanisme de sectaires qui, intraitables sur leurs prétendus dogmes, cherchent à s'attirer des prosélytes en caressant toutes les fantaisies d'opinions. Je n'ai point reproché aux fouriéristes de n'appartenir à aucun parti; je les en féliciterais plutôt, si j'avais à les féliciter de quelque chose; j'ai dit seulement qu'il était peu honorable à eux de flagorner alternativement la cour et la ville, l'Église et l'atelier, tandis qu'en secret ils se moquent de toutes les opinions. Comment ajouter foi à des hommes qui ont des accommodements pour tous les systèmes, qui disent aux saints-simoniens: Vous voulez l'amour libre, le culte de la chair, l'aristocratie du talent, et nous aussi: entrez au phalanstère; — aux républicains: Vous demandez le suffrage universel et l'intervention du peuple dans le gouvernement, et nous aussi: entrez au phalanstère; — aux royalistes: Vous êtes pour la religion et la légitimité, vous aimez les traditions pieuses et les longs souvenirs, et nous aussi: entrez au phalanstère; — à la bourgeoisie: Nous garantissons la

famille et la propriété, fiez-vous à nous, venez au phalanstère;—aux communistes : Pourquoi tant de disputes? vous rejetez la propriété, et nous proscrivons l'exploitation de l'homme par l'homme; vous défendez l'égalité, et nous prêchons l'équivalence : nous sommes coreligionnaires, votre place est au phalanstère?

Au reste, il y a dans cette façon de raisonner peut-être moins d'absurdité qu'il ne semble, et je crois vous deviner, monsieur le rédacteur. Vous criez à qui veut l'entendre : Saints-simoniens, républicains, jésuites, carlistes, égalitaires et propriétaires, vous êtes tous des imbéciles, qui n'avez pas même l'intelligence de votre propre pensée. Nous seuls possédons ce que vous cherchez éternellement en vain : le phalanstère embrasse tout, explique tout, suffit à tout...

Dans la pratique vulgaire, et lorsqu'il ne s'agit que d'embaucher des recrues, cette dialectique peut jusqu'à certain point se soutenir, et offrir même des avantages : le convertisseur n'ayant rien à réfuter, point d'erreur à détruire, point de préjugé à combattre, tout son travail à l'égard du néophyte consiste en une simple surinfusion d'idées et de dogmes. Pourvu que le disciple retienne fidèlement la profession de foi du maître et sache la répéter à propos, il a reçu la lumière : on n'a plus qu'à l'enrégimenter.

Mais en théorie, et lorsqu'il faut rendre raison de sa croyance, ce mode de prosélytisme est sujet à de graves inconvénients. Comme il est aussi impossible de rendre vraie une idée fautive par la juxtaposition d'autres idées, que de faire croître des figues sur des ronces en excitant un débordement de la sève, tôt ou tard il arrive que le nouveau converti, apercevant les contradictions dont son esprit fourmille, ou cherche à s'accorder avec lui-même, ce qui le conduit au schisme; ou bien désespère de la vérité, ce qui l'entraîne dans le scepticisme. Ce malheur est déjà arrivé à plusieurs phalanstériens.

Quant à moi, j'ai toujours pensé que l'erreur ne cou-

vrait ordinairement de vérité que le fait même qui lui avait donné naissance, et que, ce fait mis à part, l'erreur restait à jamais inconciliable avec la vérité. C'est pourquoi je déteste le panthéisme logique à l'égal du panthéisme religieux : car si ce dernier est la négation de la morale, l'autre est la négation de la raison. Mais il est des gens qui se croient profonds parce qu'ils ont le cerveau vide; d'autres s'imaginent avoir des idées larges parce que leur vue ne saisit aucune différence; beaucoup s'attribuent une grande intelligence parce qu'ils se sentent le cœur chaud et l'âme enfiévrée : tous sont des panthéistes logiques aussi incapables de philosopher que de se connaître, aussi dépourvus de génie que de savoir.

4. — D'un syllogisme de l'anonyme.

Sur le bruit que les fouriéristes allaient partir pour l'Amérique, je leur disais :

Restez en France, fouriéristes, si le progrès de l'humanité vous touche; il y a plus à faire ici qu'au Nouveau-Monde : sinon, partez, vous n'êtes que des menteurs et des hypocrites.

A quoi l'anonyme répond :

« Quiconque se dévoue pour une idée prouve, par son dévouement même, qu'il a foi en cette idée.

» Or les fouriéristes, en s'expatriant pour aller fonder un phalanstère au Nouveau-Monde, donnent à l'idée sociétaire une preuve irrécusable de dévouement.

» Donc les fouriéristes feraient preuve de conviction et de sincérité en allant en Amérique fonder un phalanstère.

» Vous voyez que le syllogisme peut être quelquefois utile pour mettre à nu la calomnie. »

Je regrette fort, monsieur le rédacteur, que votre grand dialecticien d'anonyme n'ait pas entrepris de réhabiliter le fameux syllogisme sur lequel, comme sur une indestructible base, vous aviez cru établir la pro-

priété; c'eût été le meilleur moyen de me réconcilier avec la logique d'Aristote. Mais puisqu'il a trouvé plus commode de vous venger que de vous guérir, il en sera de son syllogisme comme du vôtre.

Qu'ai-je voulu dire dans cette apostrophe aux fouriéristes, jugée calomnieuse par l'anonyme? qu'un citoyen n'a pas le droit, dans son impatience d'utopiste et dans son dépit de sectaire, d'abandonner sa patrie au moment où elle peut avoir besoin de lui, sous prétexte que cette patrie ne veut point suivre ses conseils et adopter ses systèmes; en deux mots, que l'opinion de l'homme doit être subordonnée au devoir du citoyen, et que le dévouement à l'idée doit passer après le dévouement à la patrie.

Il s'agissait donc ici, non de prouver la *sincérité* des fouriéristes, mais de justifier leur *conduite* comme Français; et l'anonyme s'en vient faire un syllogisme duquel il résulte, quoi? que les fouriéristes sont de bonne foi dans leur opinion!... Tandis qu'il fallait prouver qu'ils étaient citoyens dévoués, dévoués, dis-je, jusqu'à l'abnégation de leur utopie et à l'ajournement de leurs espérances, ce qui serait le plus grand des dévouements. L'anonyme n'a donc rien fait de ce qu'il aurait dû faire; je dis de plus que son syllogisme implique des conséquences désastreuses, et que par conséquent il ne prouve absolument rien.

Toute la valeur du raisonnement porte sur la vérité de la mineure.

« L'exil volontaire, accepté en vue d'une idée, est une preuve irrécusable de dévouement à cette idée. »

Or vous sentez, monsieur le rédacteur, que cette proposition est trop générale pour être vraie, et que du moment où il faut y apporter de la distinction, la force de l'argument s'évanouit. Pour que l'exil volontaire soit un acte de dévouement, il faut qu'il soit accompagné de sacrifice, que la patrie le permette, et que les droits des tiers intéressés soient réservés. Sans cela l'exil volon-

taire n'est plus qu'un acte de fanatisme ou de rébellion. Appellerai-je dévouement l'émigration de ces seigneurs, qui de 89 à 93, sous prétexte de fidélité à leur roi et à leurs nobles devises, abandonnèrent la France et ne revinrent qu'avec l'ennemi? Latour d'Auvergne, Lafayette et tant d'autres qui servirent la liberté, étaient donc moins dévoués que les Polignac, les Calonne, et les Rohan. Appellerai-je dévouement l'obéissance du missionnaire soumis à une puissance occulte et enchaîné par des vœux surhumains? Les jésuites, souverains du Paraguay, étaient donc plus dévoués que ces religieux libres, qui se consacraient au rachat des esclaves. Appellerai-je dévouement les pérégrinations intéressées d'un chercheur de fortune ou d'un colporteur de constitution?... Non, non; le dévouement est un acte de vertu calme et réfléchi, étranger à toute passion, à toute idée d'obligation et d'intérêt personnel, à toute intervention de l'amour-propre. Sous ces divers rapports on pouvait, ce semble, douter que la résolution des fouriéristes ne fût que de pur dévouement. Mais que dire, si le parti pris par eux d'aller en Amérique était un acte de haute imprudence, et compromettrait non-seulement leur système, mais encore toutes les opinions réformistes? Quelques mots suffiront pour expliquer ma pensée, car j'ai hâte d'en finir avec cette sottise accusation de calomnie.

Soit que votre expédition socialiste réussît, monsieur le rédacteur, soit qu'elle ne réussît pas, l'événement ne prouvait rien, ni pour ni contre le système de Fourier.

Je dis que l'heureux établissement d'un phalanstère ne serait point une preuve de la vérité du système, parce que dans une institution politique ce n'est pas le commencement qu'il faut considérer, mais la fin. Les sociétés de Moïse, de Solon, de Lycurgue, de Rome et des Barbares ont eu leur période de prospérité et de progrès, et ces sociétés ont péri; le système de la propriété dure depuis six mille ans: pendant ce long intervalle, il a produit presque tous les biens dont nous jouissons, les

sciences, les arts, l'industrie, la liberté même, et pourtant ce système est à la veille de s'éteindre. Or le philosophe placé au début de la civilisation aurait-il eu droit de prédire à ces beaux commencements un succès inaltérable et une éternelle durée? Non sans doute: il fallait attendre que le temps eût développé toutes les conséquences des institutions, pour juger si elles ne renfermaient point quelques germes de corruption et de mort.

J'ajoute qu'un essai malheureux ne prouverait pas davantage contre la théorie de Fourier, car, que de causes peuvent faire échouer les plus ingénieuses combinaisons! Et dans ce cas, quel triomphe pour les hommes de mauvais vouloir, quel péril pour la raison et la liberté! N'avez-vous pas entendu les conservateurs s'écrier, à la nouvelle qu'un phalanstère allait être fondé à Citeaux: Tant mieux! s'ils ne réussissent pas (et ils espèrent bien que vous ne réussirez pas), l'expérience sera faite, et l'on n'aura plus rien à dire. — Si vous ne réussissez pas, entendez-vous, monsieur le Rédacteur? les communistes, les égalitaires, et tous ceux qui demandent l'organisation du travail et la création d'ateliers nationaux, n'auront plus rien à dire; si vous ne réussissez pas, tout ce monde d'idées que depuis quinze ans notre France élaborera sera anéanti; notre éducation politique, si chèrement payée, sera nulle, et cette longue et douloureuse expérience perdue. Tant le génie infernal de nos vieux politiques saura étendre à son profit l'induction, et dans une seule tentative condamner toutes les espérances.

L'erreur de Fourier et de ses disciples est d'avoir voulu introduire la réforme dans le monde par un fait isolé, tandis qu'elle doit naître simultanément et partout des principes mêmes de la société: ils ont cru qu'un premier phalanstère établi, l'univers entier viendrait, comme une vaste cristallisation, se mouler sur le prototype. Erreur déplorable, mais naturelle dans un système où l'on conçoit la société plutôt comme une machine que comme un être vivant. La société ne se réforme qu'en

croissant et en se développant toujours; et ce fait, le plus éclatant de l'histoire, est la condamnation de toutes les hypothèses qui procèdent par éversion de formes et substitutions de système.

5. — Sur l'émancipation de la femme. — Que l'opinion fouriériste peut sans crime être rejetée.

Après m'avoir accusé de calomnie, parce que je cherchais à détourner ses confrères d'une démarche, à mon avis imprudente, et qui, dans tous les cas, ne prouverait rien, l'anonyme ne dédaigne pas, dans l'intérêt de sa cause, de recourir à cet honnête moyen, en présentant quelques-unes de mes paroles sous le jour le plus odieux et le plus faux. Ainsi font les hommes de parti et les mauvais gouvernements: ne pouvant vaincre un adversaire, ils l'empoisonnent. Pour cela ils emploient les plus héroïques agents dont le génie de Machiavel ait donné la recette: l'acétate de corruption, et l'oxyde de calomnie. Si le premier ne réussit pas, rarement le second manque son effet. *Le fer ne produit pas de plus violents efforts; l'arsenic, la morphine, l'aqua toffana*, ne sont rien au prix. Je suppose que mon critique, en dénaturant à dessein ma pensée, a voulu seulement me faire une espionnerie: mais pour Dieu! qu'il cesse de jouer avec ces terribles armes, ou je serai forcé d'user à son égard du seul préservatif que nous ayons contre certains reptiles, dont on ne se défend qu'en l'écrasant sur sa morsure.

Dans une note, où je faisais allusion à certaines théories érotiques, aussi dégoûtantes que ridicules, je disais:

« La différence des sexes élève entre l'homme et la » femme une séparation de même nature que celle que » la différence des races met entre les animaux. Aussi, » loin d'applaudir à ce que l'on appelle aujourd'hui éman- » cipation de la femme, inclinerais-je plutôt, s'il fallait » en venir à cette extrémité, à mettre la femme en reclu- » sion. »

Là-dessus l'anonyme s'écrie :

« Plaçons en face de cette monstruosité philosophique » et sociale, qui ne permet aucun commentaire, la ré-
» flexion de Fourier : *On peut juger de la civilisation*
» *d'un peuple par le degré d'influence dont y jouissent les*
» *femmes.* »

Il est certain que si l'égalité pouvait être convaincue du crime de lèse-galanterie, ce serait fait d'elle et de ses partisans. Mais, grace à Dieu, l'accusation n'est pas sans réplique; et si dans mes *attractions sexuelles* (style phalanstérien) je ne suis pas tout à fait le même culte que l'anonyme, il ne faut pas en conclure que je méconnaisse la divinité de la plus belle moitié du genre humain. *Inesse feminis aliquid divinum*, dit Tacite

Mais d'abord, qu'y a-t-il d'antiphilosophique à prétendre que dans l'échelle des êtres organisés, le *sexe* forme la première différence, le premier degré de classification; qu'ensuite et successivement viennent la *variété*, la *race*, l'*espèce*, le *genre*, l'*ordre*, etc.? D'où il suit que les rapports de fréquentation et d'amour entre l'homme et la femme, et généralement entre tout mâle et toute femelle, sont d'une nature particulière, distincts de ceux qui existent entre deux individus parfaitement homologues, et n'ont presque rien de commun avec ce que nous appelons *amitié* et *fraternité*. C'est mieux ou c'est moins, ce sera ce qu'on voudra; pour le moment, je me borne à soutenir que c'est autre chose. Voilà dans quel sens j'ai dit que l'homme et la femme *n'allaient pas de compagnie, qu'entre eux il n'y avait pas véritablement société*. Cela signifie que la femme, par nature et par destination, n'est ni *associée*, ni *citoyenne*, ni *fonctionnaire publique*; qu'elle forme avec l'homme, avec cet époux dont elle est le complément animique et physiologique, un tout en deux personnes, et, en retournant le mot de la Genèse, qu'*elle* et *lui* sont une seule âme en deux corps différents. Cette doctrine, dont les tendances sont diamétralement opposées à celles de la *Vénus* fouriériste,

n'aura pas sans doute, monsieur le rédacteur, l'avantage de vous plaire; aussi je ne pousserai pas plus loin mes inductions. Ce n'est pas en quelques lignes, d'ailleurs, que se traitent de semblables sujets. Que diriez-vous en effet, si j'allais affirmer, aussi gratuitement que vous affirmez vous-même la permutation des amours, la fécondité à volonté, le polytypage matrimonial et tant d'autres belles choses; si j'affirmais, dis-je, que la femme a été donnée à l'homme, que l'androgynite primitif a été divisé afin que le citoyen, au sein même de la société, pût vivre solitaire? Nos panthéistes, qui aiment comme ils raisonnent, à tort et à travers, sans discernement, ne me le pardonneraient pas.

Quant à ce que j'ai ajouté, que j'aimerais mieux voir la femme en reclusion qu'émancipée d'une certaine manière, le cas est bien plus délicat; mais il fallait être fouriériste endurci pour ne pas l'entendre. Plutôt prisonnière que courtisane! telle est mon opinion sur l'avenir de la femme, et ma réponse à toutes les théories d'amour libre. Je sais que vous autres phalanstériens regardez en singulière pitié cet exclusivisme conjugal; je sais même que Fourier, qu'on n'accuse pourtant pas d'avoir eu des goûts socratiques, a étendu fort au delà des barrières accoutumées les relations amoureuses, et que ses spéculations sur l'analogie l'avaient conduit à sanctifier jusqu'aux conjonctions unisexuelles; et si vous osez dire que je calomnie, je produirai des preuves et des témoignages. Je n'ignore pas enfin que sous l'influence de quelques idées communistes et saint-simoniennes, dont je suis loin d'accuser d'ailleurs tous les disciples de Saint-Simon et tous les partisans de la communauté, une vapeur de mauvais lieu s'est glissée dans la littérature et a commencé de monter à la tête des jeunes gens et des femmes. Quoi qu'il en soit, si le sentiment que je professe n'est plus aujourd'hui général, ce dont je ne puis répondre, ce sentiment est le mien; j'espère même que plus d'une femme m'en saura gré; car, malgré certain

proverbe tombé de la bouche de l'Arétin, et en dépit des illustres exemples, je ne crois pas que les femmes soient déjà toutes ce que toutes, au dire de ce proverbe, aspirent à devenir. Et si vous prétendez que je me trompe, monsieur le rédacteur, si vous continuez à amener contre moi le ban et l'arrière-ban de vos redoutables bayadères, je demande des juges; qu'on me traduise devant une cour d'amour; là, je déduirai mes raisons, et m'expliquerai juridiquement.

6. — Reproche de variation. — Absurdité de ce reproche.

Le poète Béranger a dit quelque part : *Il y a bien du mal à penser d'un homme qui vaut moins que ses écrits.* Or, s'il faut en croire certains critiques qui ne m'ont jamais vu, ce serait précisément ce qui m'arrive. D'une part on attaque la loyauté et la moralité de ma conduite; de l'autre on cherche à me rendre odieux, en me faisant passer pour un homme sans principes et sans conviction.

Ce qui rend ma situation encore plus fâcheuse est la défaveur qui s'attache à toute justification. Rien de plus insupportable qu'un auteur qui se défend : ces sortes d'apologies sont toujours des étalages de la vanité et des plaidoyers de l'amour-propre. Ne craignez rien pourtant, monsieur le rédacteur; ma défense ne sortira pas de la question générale, et vous ne me connaîtrez pas mieux après m'avoir lu, qu'après les médisances de l'anonyme.

Parlant de ma lettre à M. Blanqui, mon critique s'exprime dans les termes suivants :

« Ce nouveau livre ne démentit son aîné ni sous le rapport du talent ni sous celui de la vigueur des déductions. Mais au point de vue pratique, il mitigeait singulièrement la sauvage fureur du premier... Nous ne savons quelles causes assigner à cette conduite. »

Ce débonnaire anonyme ! ne dirait-on pas qu'il souffre de voir *sa sauvage fureur un peu mitigée*? Sans doute il

eût préféré que je compromisse ma cause par une recrudescence de colère et d'invectives. En effet, si telle n'est pas sa pensée secrète, pourquoi cherche-t-il à répandre des nuages sur un revirement qui, dans son point de vue, devait me mériter ses éloges?

J'ai modifié le ton de ma polémique parce qu'il m'a semblé que je le devais. Vous le savez aussi bien que moi, monsieur le rédacteur; il faut traiter le diable selon ses ruses et métamorphoses. Si le malin fait mine d'agneau et patte de velours, il suffit en guise de corgée d'un ruban pour lui donner la chasse; mais s'il montre gueule de loup et queue de sanglier, comme M. Boucly dans ses réquisitoires, alors on saisit une fourche et on le tue. Or à présent que la question de la propriété est posée, qu'en dépit de toutes les fins de non-recevoir qu'on apporte le procès s'instruit, et que les riches, malgré leurs airs de matamores, commencent à craindre *la grande expropriation*, il me semble que c'est le moment de leur faire entendre la raison, et rien que la raison.

Certain journal communiste, à l'occasion de mon projet de pétition à Louis-Philippe, m'avait accusé déjà de modérantisme et presque de flagornerie envers le pouvoir. Et les égalitaires fervents m'avaient aussi témoigné leur mécontentement de ces paroles, *J'ai accusé la propriété, je n'ai point calomnié les propriétaires*, et de quelques autres où je distinguais entre les abus, et les hommes, plus souvent ignorants que malintentionnés, qui en profitent.

Triste condition d'un écrivain qui vise à la popularité, et qui en même temps veut être juste! Dernièrement M. Ledru-Rollin, se justifiant devant un jury de quelques déclamations inconsidérées, s'écriait avec l'énergie qui lui est ordinaire : *Je hais les communistes!* Remarquez ce mot; M. Ledru-Rollin ne dit pas : *Je hais la communauté*, séparant ainsi les hommes de leur opinion, selon le précepte de l'Évangile qui ordonne de haïr le péché et d'aimer le pécheur; M. Ledru-Rollin dit brutalement : *Je*